

ATELIER D'ECRITURE

13/04/2016

Animé par Chloé DELAUME

Centre d'Art LE LAIT

Je suis entrée dans le lieu, sans la prétention de quoi que ce soit. Ce lieu m'a séduite, son histoire m'a fascinée, mais je ne m'y suis pas arrêtée.

L'eau, un flot, un large flot, qui coule, toujours, jamais ne s'arrêtant. Elle m'attire. Le son n'est ni trop fort, ni trop faible. Il est calme. Plus je m'approche, plus il est calme, le son. La douceur et la force déferlent dans une mélodie rassurante et frissonnante. Alors je ferme mes caméras curieuses pour céder à la pression de mes deux oreilles, symétriquement disposées. Elles sont petites mais précises.

En un fragment de temps, la chanson de l'eau me berce vers elle, me dirige au plus proche de sa source continue et puissante.

L'ancienne usine, l'ancien moulin aux pales immenses, puissance industrielle formidable ! a perdu son rang de majesté. Les machines n'y trônent plus, les mécanismes ont disparu. Ouvriers et ouvrières à la porte ! Son propriétaire est mort et son emblème est oubliée. Pourtant l'usine, elle, elle continue de vivre. Elle contient un bien précieux en son coeur. Elle a gardé la forme de ses murs de brique, épais, le sable des crépis, rongés par l'humidité.

Du lieu rayonnait une odeur de vécu, de vivant et de mort. C'est une odeur jaune ou bien violette. Une odeur chaude et dérangeante, de farine rancie et d'égout, remontant à travers les dalles sous mes pieds. Dalles percées sur l'écume de la rivière. Tout est frais et immobile, désuet et usé, les murs, les vitres, les grilles. C'est le règne de la poussière, du sable, et des nids d'araignées.

L'eau s'infiltré et réduit les dalles en algues, raies discontinues, rouges ou marron, entre la rouille et le sang, mais toujours luisantes, désagréables et puantes. Les murs saignent leurs larmes. Les voûtes, les coins et les recoins ... une percée, et la lumière se glisse pour les illuminer, mettre à nu leurs secrets. Des lignes, un enchevêtrement de lignes, oscillant entre le mouvement et l'immobilité, toujours luisantes. Stalactites, plaques sur un mur, une bande d'histoires à décrypter. Figées, année après année.

Eau claire qui laisse transparaître les méandres du temps qui passe. Plusieurs couches, plusieurs faces, plusieurs univers. Le sol est gris et pourtant les courbes du temps sont colorées. L'eau et ses minéraux les ont formées, piégées. Oui ! L'eau a piégé les lignes, les courbes, les bosses du temps. Une eau d'abord noire, puis invisible, puis *vernée*, seulement perturbée par les rares gouttes qui tombent du plafond ou par les visiteurs irrespectueux du temps, qui en modifient la surface, faisant apparaître quelques ondes circulaires qui se déploient et s'oublient.

Des cris résonnent, accompagnent ces gouttes calmes qui, une à une, régulièrement tombent. Leurs échos se dispersent, mais le malaise me prend. Une légère sensation de froid me bouleverse. Un froid soudain, le poil se hérissé aux moindres mouvements d'air. Un froid pourtant supportable.

L'eau ! Je la perçois ! comme un écran, je me projette à sa surface et devine les figures, les rires, les souffles qui la hantent.

L'eau est vivante.

* * *

La lumière m'éblouit, un dernier noir et le jour reprend le monopole. Le visage crispé par les rayons, piquant d'une douce chaleur. Mes pas sont lourds et désorientés. L'espace résonne d'un seul bruit, l'éclat de l'eau devient sourd. Le présent me revient et peu à peu mes pas se font légers. Le vent est accueillant, il me détourne de ce lieu et le vert m' envahit.

La première voix que j'entends est celle de ma mère et la dernière celle de son esprit, un esprit perdu dans les flots.